

gonnât pas ses agitations secrètes. Aussi, quoiqu'il fût impossible à M. Darronc de dormir, il se coucha et reprit dès le lendemain sa vie ordinaire. Cette vie était fort simple. M. Gestral la fit épier par l'habile agent qu'il avait déjà employé et fut très vite renseigné.

M. Darronc ne sortait de chez lui que dans l'après-midi pour aller à la Bourse, et revenait en flânant sur les quais. Généralement le soir il se rendait à un petit café, y lisait les journaux ou causait avec quelques personnes de sa connaissance. Il n'avait point de maîtresse et ne recevait que des hommes d'affaires.

Dans le quartier, on ne disait de lui rien que d'insignifiant, plutôt du bien que du mal, car il payait exactement ses fournisseurs. M. Gestral se félicitait de ne l'avoir point fait arrêter. Tout en laissant à son agent le soin de surveiller la vie extérieure de M. Darronc, il s'était réservé la tâche beaucoup plus délicate d'épier sa physionomie. Pour cela il s'embusquait chaque soir, vers cinq heures, dans un café de la rue Montesquieu, devant lequel M. Darronc, dont l'itinéraire était variable, passait toujours.

M. Gestral, qui écartait doucement le rideau, n'avait que le temps de jeter un coup d'œil sur son adversaire; mais à un physionomiste aussi exercé que lui ce coup d'œil suffisait. M. Darronc lui parut d'abord sous l'empire d'une démoralisation extrême. Les traits étaient relâchés et pendants, le regard atone, les coins de la bouche douloureusement crispés.

Au bout de quelques jours, il se fit en lui et par degrés un changement très réel. Les chairs se raffermirent, la bouche se releva, l'œil, en apparence distrait, se voila sous les paupières, et le front se sillonna de rides.

—Ah! se dit M. Gestral, la période d'abattement est passée, et il commence à former des projets. Eh bien! je lui épargnerai une partie du chemin.

Dès le lendemain de son acquittement, Isidore était retourné dans sa petite ville. Sous la surveillance de son prédécesseur et dirigée par le maître clerc, son étude était en pleine prospérité; il reprit aussitôt la conduite de ses affaires, et, bien que pleurant toujours sa femme, il se remettait de jour en jour de la terrible secousse qu'il avait éprouvée. C'est sur ces entrefaites qu'il reçut de M. Gestral une lettre qui l'appela immédiatement à Paris.

Le commissaire, qui avait besoin d'Isidore et qui redoutait quelque hésitation de sa part, ajoutait, pour le déterminer, qu'un danger le menaçait. Le jeune homme partit et alla trouver M. Gestral, qui lui dit sans préambule :

—Mon cher monsieur, voulez-vous venger votre femme?

Ces simples mots rejetaient violemment Isidore dans le courant d'idées sinistres d'où il était presque sorti. Il ne put s'empêcher de tressaillir; mais c'était un honnête et cou-

rageux garçon.—Certes, oui, répondit-il.

—D'ailleurs, reprit M. Gestral, il s'agit de vous pour le moins autant que d'elle.

—Comment cela?

—Vous le verrez, dit le commissaire avec sa tranquillité un peu railleuse.

—Qu'ai-je à faire?

—Pour le moment, peu de chose. Allez à la Bourse tous les jours et jouez-y.

—Avec quoi?

—Avec rien. Achetez aujourd'hui des valeurs sûres, vendez-les demain, rachetez-les après-demain. Cependant, si vous pouviez gagner de l'argent, cela n'en vaudrait que mieux. Chassez toute préoccupation et toute tristesse. Il importe que vous ayez l'air d'un homme enchanté de vivre.

Ce jour-là même, Isidore se rendit à la Bourse, et M. Gestral s'en fut à son poste d'observation. Quand M. Darronc passa, il y avait sur ses traits une stupéfaction profonde. Le lendemain, cette stupéfaction avait fait place à une joie farouche, mais indécise. L'agent de M. Gestral lui apprit en même temps que ces deux jours M. Darronc, à la sortie de la Bourse, avait accompagné Isidore des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue.

—Mon cher ami, dit M. Gestral à Isidore qu'il avait logé chez lui et qui ne se doutait encore de rien, demain, après la Bourse, mon agent vous proposera, à haute voix, d'aller le soir au Vaudeville avec lui; vous accepterez.

Le lendemain, l'agent et Isidore allèrent au théâtre; le spectacle terminé, ils se mirent en route pour rentrer chez M. Gestral. Lorsqu'ils furent arrivés au Pont-Neuf, Isidore remarqua qu'un homme les suivait à une assez grande distance. L'agent lui recommanda de ne point paraître s'en apercevoir. A la hauteur de la rue de Seine, où ils entrèrent, l'homme hésita, fit quelques pas derrière eux, puis rebroussa chemin par les quais. M. Gestral trouva Isidore un peu pâle :

—Ah! lui dit-il, vous commencez à comprendre.

—Oui, l'assassin de ma femme s'occupe de moi.

—Mais nous aussi, répondit M. Gestral, nous nous occupons de lui.

Et de fait, le commissaire ne songeait qu'à M. Darronc. Dans les courts instants où il lui était donné de l'entrevoir, il interprétait le moindre mouvement de ses traits, et s'efforçait de saisir dans l'expression changeante et complexe du visage le travail intérieur de la pensée. Ce mélange d'indécision et de joie sauvage qu'il avait remarqué la veille chez M. Darronc l'avait frappé.

Il n'était point difficile d'attribuer à cet homme des projets de violence contre Isidore; mais jusqu'où ses habitudes timides et son caractère cauteux lui permettraient-ils de les pousser?

M. Gestral crut démêler à de légers indices dans ce visage altéré que le désir du meurtre, tout physique et grandissant, emporterait un homme du tempérament de M.